

## D'UN PRÉJUGÉ QUE CERTAINS NOMMENT VÉRITÉ

[Maurice Olender](#)

Le Seuil | « [Le Genre humain](#) »

1983/1 N° 7-8 | pages 7 à 9

ISSN 0293-0277

ISBN 9782870271100

DOI 10.3917/lgh.007.0007

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://preprod-shibboleth.cairn.info/revue-le-genre-humain-1983-1-page-7.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Le Seuil.

© Le Seuil. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

MAURICE OLENDER

## *D'un préjugé que certains nomment vérité*

C'est au nom d'un préjugé nommé *vérité* qu'on fait souvent violence à l'autre. On recourt alors à l'impact moral de la vérité, notion aussi générale que transparente, pour imposer une idée particulière, pour légitimer une humeur personnelle ou privilégier une norme parmi d'autres possibles.

Pour sanctifier un dogme ancien ou fonder un ordre nouveau, au Dieu, au Texte sacré que l'on invoquait jadis, nombreux substituent aujourd'hui l'appel à l'évidence d'une vérité de la science.

En ce sens, les rêves d'une autorité (politique, religieuse, scientifique,...) qui veut plonger ses racines dans une légitimité absolue, dans une pureté sans faille, aboutissent toujours à un système oppressif. La *vérité* est alors requise comme explication unique, comme ultime horizon, totalitaire. Pour qu'une démocratie soit possible, il faut que l'alternative à une vision particulière du monde, et de la société des humains, ne soit pas décrétée comme mal absolu<sup>1</sup>; et que ce qui est considéré, un moment, comme l'erreur ait droit de séjour dans la cité. Que les marges d'une vérité dominante ne soient ni épurées ni excommuniées. Qu'on n'établisse pas un *Ministère de la Vérité*.

\*  
\*\*

A la part morale de la vérité, que l'on oppose au mensonge, s'associe une vérité qui procède de la connaissance. Celle-ci suppose une adéquation approximative au réel, dont on fait la preuve par une expérience objective, et les procédures scientifiques qui la vérifient et

l'autorisent<sup>2</sup>. Le scientifique sait alors qu'il ne détient la sagesse d'aucun dogme immuable, et « que les vérités d'un jour peuvent être renversées le lendemain »<sup>3</sup>.

Ce type de connaissance peut être communiquée. Sa transmission au plus grand nombre est même une garantie de sa scientificité — puisqu'aucune idée de transcendance ne vient la fonder. Science et démocratie, dans l'histoire des traditions et des cultures occidentales, se conjugent. Toutes deux sont nées des contradictions de la cité grecque<sup>4</sup>.

\*\*

La vérité entretient également d'anciennes complicités avec le *beau* et le *bien*, comme avec le monde des apparences, ces illusions qui ne cessent de la voiler. Car la découverte d'une vérité correspond souvent à l'effondrement d'une réalité devenue illusoire en raison du déplacement d'un observateur, qui occupe un autre point de vue.

S'il en est ainsi, et qu'il n'y a pas nécessairement une vérité éternelle à redécouvrir indéfiniment, pourquoi avoir intitulé ce volume *La vérité*, plutôt que *Les vérités*, *Quelle vérité?* — ou encore : *Du sens et de la fonction de la vérité dans les sciences et les sociétés aujourd'hui?* Sans doute, pour mettre en évidence le malaise des scientifiques face à cette vérité aux allures d'éternité, malaise dont certains textes témoignent ici<sup>5</sup>. Car si les auteurs de ce volume, historien autant que physicien, juriste, statisticien, philosophe, mathématicien, biologiste ou psychanalyste s'accordent à reconnaître que la saisie du réel implique *notre* construction, et qu'il n'y a donc pas de *vérité donnée*, transparente, à lire dans une découverte immédiate, il reste que l'être humain a une soif, une passion de vérité à laquelle son désir (et son inquiétude) n'échappe sans doute pas. Le faussaire en serait à la fois la figure provoquante et extrême.

Cette ambivalence, cette manière d'affirmer la vérité impossible tout en poursuivant la quête, anime bien des œuvres savantes.

Ainsi, le grand rêve de Renan était de pouvoir « contempler la réalité ». Et même s'il sait que la science « préserve de l'erreur plutôt qu'elle ne donne la vérité », qu'elle apporte seulement la garantie « d'être sûr de n'être pas dupe »<sup>6</sup>, Renan désire s'assurer d'être toujours dans le vrai. Lucide, il sait que sa « foi nouvelle »<sup>7</sup> en *L'Avenir de la science* remplace une religion en ruine. Cela ne l'empêchera pas, en inaugurant son enseignement au Collège de France, d'affirmer que le « but sacré » de la science, c'est « la découverte de la vérité » — qui ne

doit cependant pas être un dogme, et dont personne ne détient «le monopole»<sup>8</sup>.

\*  
\*\*

Aujourd'hui, comment interroger les rôles de la vérité dans les sciences? C'est à quoi les auteurs de ce volume s'exercent.

Peut-être la vérité n'est-elle plus la fin d'une démarche, mais son moteur premier, sa crise d'origine. Dès lors, la recherche supposerait non plus la découverte de quelque vérité figée, mais un remodelage incessant, une reconstitution dynamique et inédite de notre rapport à l'univers.

N'est-ce pas là que se situe l'invention de l'homme? Et lorsqu'il fabrique un objet nouveau ou une notion inattendue, fait-il autre chose que transfigurer, avec ses instruments mentaux, sa sensibilité et les techniques du jour, sa compréhension du monde tel qu'il lui apparaît, en même temps qu'il transforme sa relation à lui-même, et à l'autre?

<sup>1</sup> L. Poliakov, *La causalité diabolique*, Paris, Calmann Lévy, 1980 (Coll. «Liberté de l'esprit»).

<sup>2</sup> M. Detienne, *Les maîtres de vérité dans la Grèce archaïque*, Paris, F. Maspéro, 1973 (Coll. «Textes à l'appui»).

<sup>3</sup> J. Dausset, «Plaidoyer pour la science et le devenir de l'homme», dans *Le Monde* du 9 mars 1983, p. 16.

<sup>4</sup> J.-P. Vernant, *Les origines de la pensée grecque*, Paris, P.U.F., 1969 (Coll. Mythes et religions, 45); N. Loraux, *L'invention d'Athènes*, Paris, La Haye, New York, Mouton, 1981 (Coll. Civilisations et Sociétés, 65); P. Vidal-Naquet, *Le Chasseur noir*, Paris, F. Maspéro, 1981 (Coll. «Textes à l'appui»).

<sup>5</sup> Malaise qui a également régné au sein des membres de la Rédaction de la revue, au cours de l'élaboration de ce volume.

<sup>6</sup> Dans la préface que le vieux Renan fait à son œuvre de jeunesse, *L'Avenir de la science — Pensées de 1848 —*, Paris, Calmann Lévy, 1894, p. XIX.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. II.

<sup>8</sup> E. Renan, *De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation*, Discours d'ouverture au Collège de France, Paris, Michel Lévy Frères, 1862, p. 8.